

*Geschichtsdenken im modernen Japan. Eine kommentierte Quellensammlung (La réflexion sur l'histoire dans le Japon moderne. Une anthologie commentée de sources)*

textes édités et présentés par Ken.ichi MISHIMA et Wolfgang SCHWENTKER, en collaboration avec Manfred Hubricht, Tadashi Suzuki, Kuniyuki Terada et Robin Weichert, München, Iudicium Verlag [Monographien aus dem Deutschen Institut für Japanstudien, vol. 56], 2015, 473 p.

Nicolas Mollard

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2145>  
ISSN : 2189-1893

**Éditeur :**

Institut français de recherche sur le Japon (UMIFRE 19 MAEE-CNRS), Maison franco-japonaise

**Édition imprimée**

Date de publication : 19 décembre 2017  
Pagination : 267-271  
ISSN : 1340-3656

**Référence électronique**

Nicolas Mollard, « *Geschichtsdenken im modernen Japan. Eine kommentierte Quellensammlung (La réflexion sur l'histoire dans le Japon moderne. Une anthologie commentée de sources)* », *Ebisu* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 19 décembre 2017, consulté le 01 janvier 2018. URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/2145>

---



Livres *à* lire



2. M. Lucken, « De pierre et d'os. Éléments d'étude sur les monuments aux morts de l'époque moderne », in P.-F. Souyri (dir.), *Mémoire et fiction. Décrire le passé dans le Japon moderne*, Arles, Philippe Picquier, 2010, p. 97-141.

3. M. Lucken, *Nakai Masakazu. Naissance de la théorie critique au Japon*, Dijon, Presses du Réel, 2015. Voir la présentation précise par Emmanuel Lozerand dans la revue *Critique*, avril 2017, 839, p. 290-300. M. Lucken évoquait déjà la figure de Nakai dans l'ouvrage que nous discutons ici, à propos de son arrestation en 1937 pour motifs idéologiques (p. 36-37).

4. C. Schmitt étendit sa dichotomie ami / ennemi, fondatrice chez lui de la notion de politique, à la Chine maoïste, notamment dans *La théorie du partisan* (1963, trad. fr. 1972).

5. H. Arendt, *Les origines du totalitarisme*, vol. 3 : *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972 [éd. orig. angl. 1951], introduction.

6. J.-J. Tschudin, « Le théâtre devant la montée du militarisme », in J.-J. Tschudin & C. Hamon (dir.), *La société japonaise devant la montée du militarisme*, Arles, Philippe Picquier, p. 165-185.

7. Voir aussi : Takahashi Tetsuya, *Morts pour l'empereur. La question du Yasukuni*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

---



---

© *Geschichtsdenken im modernen Japan. Eine kommentierte Quellensammlung*

[La réflexion sur l'histoire dans le Japon moderne. Une anthologie commentée de sources],  
textes édités et présentés par Ken.ichi MISHIMA et Wolfgang SCHWENTKER, en collaboration avec Manfred Hubricht, Tadashi Suzuki, Kuniyuki Terada et Robin Weichert, München, Iudicium Verlag [Monographien aus dem Deutschen Institut für Japanstudien, vol. 56], 2015, 473 p.

Il semblerait, apprend-on accessoirement au détour d'une page, que pendant le demi-siècle qui s'étend entre 1959 et 2009, le nom de Shiba Ryōtarō ait été cité pas moins de 201 fois au Parlement japonais. Le chiffre peut surprendre, en comparaison du score atteint par des personnages bien plus célèbres dans le monde (60 pour Mishima, 59 pour Sōseki, 38 pour Ōe et 28 pour Ōgai ; p. 442). Mais pour faire figurer un romancier populaire dans cette anthologie, les éditeurs ont suivi un critère de sélection très simple : réunir des textes qui ont proposé une réflexion singulière sur l'histoire et influencé les débats de leur époque, sans toutefois que ce

succès ne les ait nécessairement élevés au statut de classiques. Autrement dit : des textes importants pour leurs contemporains, indépendamment de leur canonisation ultérieure. On y trouve donc des noms attendus, des historiens méconnus en France (Kume Kunitake, Tsuda Sōkichi, Inoue Kiyoshi, Ienaga Saburō, Irokawa Daikichi, Yasumaru Yoshio, Amino Yoshihiko), à côté de figures mieux repérées de l'histoire intellectuelle, représentants de la pensée des Lumières de Meiji (Nakae Chōmin, Fukuzawa Yukichi), du socialisme du début du siècle (Kōtoku Shūsui, Ōsugi Sakae) ou de la philosophie politique d'après-guerre (Maruyama Masao, Katō Shūichi, Tsurumi Shunsuke), mais aussi, et cela peut surprendre de prime abord, des écrivains, ethnologues ou sociologues. Pas moins de soixante penseurs donnent ainsi corps à cet ouvrage.

Le but déclaré de cette anthologie est de porter le regard du lecteur germanophone loin de ses frontières nationales, et de lui rendre accessible une réflexion sur l'histoire produite ailleurs et dont l'intérêt est surtout de s'être construite tantôt en s'inspirant tantôt en se distanciant de l'Occident. Les textes, une soixantaine donc, ne dépassent pas les cinq pages (il s'agit souvent d'extraits) et sont accompagnés d'une introduction, d'un commentaire sur

l'auteur et d'un appareil de notes synthétiques, jamais redondantes. Chaque texte a été revu et discuté dans le groupe qui s'est réuni autour des professeurs Mishima Ken-ichi et Wolfgang Schwentker durant quelques années, au rythme de trois ou quatre fois l'an, au Japon et à Heidelberg. Visant ouvertement à éviter tout piège culturaliste (ne pas se contenter de recevoir passivement un discours préfiltré, ou pire « auto-orientalisant », que les Autres nous adressent, mais essayer au contraire d'acquérir des notions qui nous permettent de nous glisser dans les textes originaux et de comprendre comment les Autres parlent entre eux), ce méticuleux travail d'atelier se révèle une excellente solution pour garantir cohérence et scientificité à un recueil de textes autrement disparate.

Dans l'introduction (p. 17), les auteurs s'arrêtent sur le pivot du titre, ce *Geschichtsdanken* par lequel ils veulent rendre *rekishi shisō* 歴史思想, en précisant que chercher à réunir des textes correspondant à ce qui en Europe relèverait d'une épistémologie de l'histoire aurait été impossible pour la simple raison qu'une telle pensée n'aurait pas existé au Japon, ou du moins pas sous la forme qu'elle a prise sur notre continent (dans la sphère germanophone surtout à partir de Herder, en passant par Hegel, pour arriver à l'historicisme). Cela

ne signifie pas que, dans le siècle et demi qui a suivi la restauration de Meiji, on ne trouve pas de nombreux textes qui ont discuté la façon dont la nation interprète sa culture, son passé et son évolution politique. Mais c'est l'unité d'un corpus bien identifié qui semble faire défaut. On s'aperçoit ainsi qu'une réflexion sur l'histoire et sur la théorie de l'histoire peut aussi se lover dans des textes de genres fort différents.

Les éditeurs ont voulu une articulation thématique, parce que suivre une ligne chronologique aurait été banal, et aurait surtout empêché de comprendre dans quelle mesure certains sujets resurgissent avec régularité. Prêts à admettre que la confrontation avec la modernité (transmise, adoptée, rejetée) a été un élément important de la réflexion sur l'histoire, ils considèrent toutefois, contrairement à Carol Gluck<sup>1</sup>, qu'elle n'en constitue pas la totalité, puisque d'autres thèmes semblent s'imposer avec autant de force, et revenir sans cesse, depuis la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. D'où les titres, convaincants, qu'ils proposent : I. Identité, II. Nation et nationalisme, III. Histoire et mythe, IV. Libéralisme, V. Critique sociale, VI. Dichotomie Est-Ouest et théorie des civilisations, VII. Esthétique et conscience historique, VIII. Propositions historiques alternatives, IX. Voisins et avenir, X. Construction du passé après 1945.

Le chapitre III, par exemple, offre de nombreuses accroches. Il s'ouvre avec un texte de Hoshino Hisashi daté de 1893 sur la thèse des origines communes nippo-coriéennes, suivi par le texte critique sur le shintô qui valut à Kume Kunitake son renvoi de l'université en 1892, et du court récit *Ka no yō ni ka*のように (Comme si, 1912) dans lequel Mori Ōgai réfléchit sur les liens entre mythe et histoire, précisément. Si « les mythes ne peuvent pas être considérés comme des faits historiques », ainsi que le croit le protagoniste, le jeune aristocrate Gojō Hidemaro, qui vient d'être diplômé en histoire de l'université impériale, comment écrire le début de l'histoire japonaise sans mettre en danger l'ordre centré sur le *tennō* (empereur) ? Tel est le dilemme, approfondi par l'extrait suivant : *Jindaishi no atarashii kenkyū* 神代史の新しい研究 (Nouvelles recherches historiques sur l'époque des dieux) de Tsuda Sōkichi – qui à sa publication en 1913 ne souleva aucune protestation, mais qui vingt ans plus tard coûta à son auteur sa chaire à Waseda –, où mythe et histoire sont clairement distingués grâce à des méthodes de critique textuelle novatrices. Le chapitre se termine par deux essais plus tardifs sur la recherche des origines. Il s'agit d'un texte d' Egami Namio paru en 1949, où il est question de sa fameuse thèse des « peuples cavaliers » (*kiba*

*minzoku* 騎馬民族), selon laquelle la dynastie japonaise aurait été fondée par un peuple de cavaliers arrivés dans l'archipel via la péninsule coréenne ; et pour finir, d'une autre thèse très connue, celle de Yanagita Kunio (*Kaijō no michi* 海上の道 [La route des mers], 1961), qui défend l'idée que les Japonais et la riziculture viendraient de l'archipel des Ryūkyū. Deux propositions qui, chacune à sa façon, revenaient à fusionner mythe et histoire, et qui, tout en rencontrant un certain succès auprès du public, furent très critiquées sur le plan académique. De là, suivant un système de références internes, on peut passer à un autre chapitre, le IX, et retrouver des échos à cette question dans un texte d'Iha Fuyū, qui pensait que les Ryūkyū avaient été peuplées depuis le Nord selon une dynamique inverse. L'intérêt d'un tel rapprochement vient surtout de ce que ces théories furent aussi utilisées pour justifier après-coup l'annexion d'Okinawa.

Certains chapitres réunissent des textes plus intrinsèquement liés entre eux, publiés par exemple dans le cadre d'une controverse. Une partie du chapitre V se concentre ainsi sur le débat autour de l'histoire du capitalisme qui anima les penseurs marxistes autour de 1930, avec des textes d'Inomata Tsunao, Yamakawa Hitoshi, Noro Eitarō et Hattori Shisō. Le chapitre X offre une place à la polémique

qui suivit, au milieu des années 1950, la publication de *Shōwashi* 昭和史 (Histoire de l'ère Shōwa) de Tōyama Shigeki, Imai Seiichi et Fujiwara Akira, en proposant à la lecture un extrait du livre et l'article de Kamei Katsuchirō qui ouvrit le débat. Ce dernier lance d'abord une attaque mordante contre le style des trois historiens (« un texte raide et filandreur, digne de vieux professeurs d'avant-guerre, et aussi noir d'idéogrammes qu'un procès-verbal »), mais qui n'est qu'un élément du reproche principal qu'il émet contre l'historiographie marxiste, à savoir son manque d'intérêt pour l'être humain et la vie, son incapacité à comprendre les mille facettes et les contradictions que peut présenter une situation, ou à intégrer la possibilité du doute. Les marxistes seraient donc prisonniers d'une véritable « superstition », une confiance dans le progrès qui leur fait croire en leur supériorité par rapport à tous ceux qui les ont précédés. On retrouve ici pleinement le Kamei de l'École romantique japonaise, qu'on peut ensuite aisément mettre en perspective avec les Yasuda Yojurō, Nishida Kitarō, Kobayashi Hideo ou Mishima Yukio réunis dans le court chapitre VII, avec des textes qui politisent l'esthétique ou esthétisent la politique, dans un mouvement de sublimation qui les mène à s'abîmer dans un sentiment

d'exception culturelle. On pourrait continuer ainsi, en suggérant de nombreuses autres pistes, avec parallélismes, échos et oppositions, pour traverser cette anthologie riche, soignée et intelligente : un instrument qu'on peut envier à nos voisins.

Nicolas MOLLARD  
Univ. Jean Moulin Lyon 3

---

1. Notamment dans « Thinking with the Past: History Writing in Modern Japan », in Wm. Theodore de Bary, Carol Gluck, and Arthur Tiedemann (eds.), *Sources of Japanese Tradition*, vol. 2, 2<sup>e</sup> édition, New York, Columbia University Press, 2006.

---



---

© Philippe PONS,  
*Corée du Nord. Un État-guérilla en mutation*, Paris, coll. « La suite des temps », Gallimard, 2015, 707 pages.

Des missiles programmés par Pyongyang menacent régulièrement le Japon. La Corée du Nord défraye la chronique chaque mois. Si elle fait l'objet d'articles dans des revues scientifiques françaises<sup>1</sup>, il n'y avait pourtant pas en français d'ouvrage d'ensemble à son sujet. Or, de nombreuses études ont été produites par des chercheurs de pays directement concernés : Chine, Japon,

Corée du Sud, Russie, ainsi que par des Américains, et « beaucoup moins », par des Européens. Cette absence d'ouvrage de référence en français est désormais comblée. Le livre de Philippe Pons est d'abord une somme, fruit de nombreuses années de travail. Le lecteur appréciera par exemple les pages 301-304 sur l'utilisation par le régime nordiste de Macao comme tête de pont de tous les trafics possibles, illicites mais aussi licites. Comme non-spécialiste de la question, je pourrais m'en réjouir, et ajouter que la simplicité de son plan chronologique en trois parties : « l'ère Kim Il Sung », « l'ère Kim Jong Il » et « Kim, troisième du nom » aide à la lisibilité de l'ouvrage. Mais ce n'est pas la principale vertu du livre, laquelle, comme toute bonne recherche, est d'avoir une thèse.

Cette thèse est en vérité double. (1) Si le régime totalitaire nord-coréen est un État-guérilla, concept que Philippe Pons emprunte à l'historien japonais Wada Haruki, soit un État qui organise la population sur le modèle d'une unité de guérilla et entretient une mentalité d'assiégé permanent chez ses sujets, sa longévité s'explique principalement par la force du nationalisme que partage la population et que cultive le régime lui-même. Ce nationalisme puise ses racines dans l'expérience de la colonisation japonaise, du joug japonais.